

VIVANTES

*L'être humain de notre temps,
malgré toutes ses victoires,
continue de craindre les animaux féroces.*

Christiane Vadnais

EOT

Mai 2024

TRIC TRAC

le bruit des choses heurtées

n° 79

Comité de rédaction

Justin Bastos
Clara Dubreuil
Camille Farré
François Labrecque
Léo Lamoureux
Alix Maksymjuk
Delphine Morency
Sarah Thibert
Victor Vallée
Matthew Vigier

Comité d'édition

Clara Dubreuil
Léo Lamoureux
François Labrecque
Alix Maksymjuk
Victor Vallée

Crédits photographiques

Simon Castonguay
Camille Farré
Léo Lamoureux
Alix Maksymjuk
Camille St-Yves-Quimper

Professeur-e-s

Simon Castonguay
Ariane Langlois
Emie Morin-Rouillier
Olivier Normand-Jenny
Geneviève Nugent

Collaboration

Émily Perrier Gosselin
Mélanie Casavant

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : octobre 2024

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 79

Volume 22, numéro 4

Mai 2024

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2024

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

(5388)



TABLE DES MATIÈRES

nos invitées

J.D. KURTNES ET CHRISTIANE VADNAIS

VIVANTES

CLARA DUBREUIL

CAMILLE FARRÉ

VICTOR VALLÉE

MARILLALYS

ALIX MAKSYMJUK

LÉO LAMOUREUX

FRANÇOIS LABRECQUE

DELPHINE MORENCY

MATTHEW VIGIER

SARAH THIBERT

SIMON CASTONGUAY

JUSTIN BASTOS



nos invitées

J.D. KURTNESS ET CHRISTIANE VADNAIS

PRÉSENTATION

Dans le cadre de la « Semaine de la citoyenneté » dont le thème était cette année « Rebâtir nos solidarités », nous avons eu le privilège de recevoir les autrices J.D. Kurtness et Christiane Vadnais pour une causerie portant sur le thème de l'écoféminisme. Cet échange nous a permis de réaliser que l'être humain est constamment immergé dans le monde du vivant et n'y est jamais extérieur, en position de surplomb, même s'il s' imagine trop souvent pouvoir s'appropriier la nature et la dominer. Sans jamais essentialiser les femmes et leur faire porter des chapeaux stéréotypés (vulnérabilité, passivité, bienveillance, empathie, soin), les autrices nous ont au contraire rappelé que l'identité de genre ne devrait jamais être une donnée lorsqu'on en vient à parler de choix de vie, d'agentivité, de désir, ou encore de volonté de transformer le monde pour mieux le protéger et le valoriser.

Si l'écoféminisme stipule qu'il existe une relation directe entre systèmes d'oppression des minorités et domination de la nature, cet échange riche nous a invité à poursuivre cette lutte et à reconsidérer notre relation au vivant par et dans l'écriture, jusqu'à faire de celle-ci une manière de faire naître des mondes qui viendront à leur tour enrichir notre expérience en nous ouvrant à l'altérité qui nous constitue et nous nourrit.

Native du Saguenay-Lac-Saint-Jean, J.D. Kurtness est venue à Montréal pour étudier les microbes, mais elle a bifurqué vers la littérature et l'informatique. Elle a publié une dizaine de nouvelles et trois romans : *De vengeance* (2017), *Aquariums* (2019) et *La vallée de l'étrange* (2023) à L'Instant même. À la fois scientifiques et humanistes, ses écrits explorent notre relation avec la technologie et le territoire. Cette autrice innue et québécoise est traduite en anglais, en allemand et bientôt en arabe.

Christiane Vadnais écrit de la fiction. Son premier livre, *Faunes* (Alto, 2018), a remporté le Prix de création littéraire Ville de Québec – Salon international du livre de Québec, le Prix des Horizons imaginaires et le Prix du CALQ – Œuvre de la relève dans la Capitale-Nationale, en plus d'être traduit en plusieurs langues. Son engagement envers les nouvelles formes de la littérature ainsi que son rayonnement international lui ont valu en 2019 le Prix de l'Institut canadien de Québec.

VIVANTES



FERME DE FEMMES

Clara Dubreuil

une ferme de femmes est un crime parfait

tu débarques avec ta bêtaillère que tu arbores avec tant de fierté
un rictus grossièrement plaqué au visage
ta fourche à pétrole dans une main
ton égo dans l'autre

tu t'en viens pleuvoir sur le règne des femmes animales
qui siègent sur leur trône
sorcières de la faune
quelle menace perçois-tu là ?

tu voudrais leur enfouir du sable dans les yeux
pour éviter qu'elles s'affranchissent
tu voudrais trancher leur tête souillée par le labeur
émonder leur douceur rapace

l'indifférence pousse entre tes jambes
tu peux la semer sur le chemin de leurs cuisses
continuer à éparpiller ton bordel plastique
elles iront faire le ménage

tandis que tu piétineras leur jardinage invisible
que tu embraseras leur névrose florale
elles adhéreront fièrement au statut de femmes folles
l'hystérie est un titre qui se porte la tête haute
à la ferme des femmes

c'est un crime parfait

OBJETS D'EXPLOITATION

Camille Farré

De minuscules particules de plastique traversent son corps fluide. On lui administre des produits chimiques sans qu'elle l'ait demandé. Plus personne ne se soucie de son bien-être. Elle est utilisée. La solitude qu'elle ressent s'amplifie lorsqu'elle se brouille.

Dans une usine de textiles, une femme entame la douzième heure de travail de son sixième jour d'affilée. Elle se demande, tout en teignant un tissu, si elle disposera d'assez d'argent, ce mois-ci, pour nourrir ses enfants. Elle s'en sortira, probablement, en ne résistant plus aux avances de son patron. Elle se lève et va s'accroupir près de la rivière dans laquelle elle déverse l'eau usée. Elle reste hypnotisée, un moment, par le tournoiement des couleurs.

Les pigments s'estompent progressivement pour finir par se diluer complètement dans les remous de sa robe. Par moment, elle retrouve sa teinte bleutée et ses courbes aqueuses. Elle semble presque en bonne santé. Pourtant, on ne s'approche plus d'elle par peur d'être contaminé.

En revenant à son poste de travail, elle jette un coup d'œil sur la grande salle surchauffée. Même l'eau colorée de pollution paraît alléchante pour toutes ces femmes assoiffées. Les observer œuvrer sans relâche lui donne la nausée. Elle sait que la mort rôde au-dessus de leur tête. Les doigts arrachés, les côtes saillantes et les toux sournoises lui ont appris à ne pas s'attacher.





NOTRE JARDIN

Victor Vallée

Il y avait une plante dans ta chambre. Un soir, tu l'as accrochée par accident et la terre s'est répandue sur ton lit. Tu m'as regardé. Des larmes ont mouillé tes yeux. Pour une fois, j'ai pris tes mains, je t'ai rassurée, je t'ai dit que je m'en occuperais. Tu m'as dit non. Tu as ramassé une des feuilles enfouies entre les plis des draps et tu me l'as montrée. Elle était désagrégée, ses bords étaient putréfiés. Tu m'as dit que tu l'avais sûrement trop arrosée. On s'est assis, on a regardé les dégâts. Tu t'es rapprochée de moi. Tu m'as murmuré que ton amour était machinal, que tu arrosais sans regarder. Je t'ai dit que pour moi c'était l'inverse, que j'oubliais toujours d'arroser mes plantes. Je t'ai serrée dans mes bras. Mais ton corps sec s'est mis à craquer.

JE, TUE, IL
Marillalys

Mon cœur est trahi

Trahi par la force de l'âge

Je suis regardé, puis ignoré

Je les vois, mais eux ne me voient pas

Je me débats, je parle, je crie, je suis agressif, je suis fou

Je me roule en boule dans mon sommeil, prie très fort

À leurs yeux, je ne suis plus qu'une ombre

Sombre mais sympathique, j'aimerais de nouveau goûter à la lumière

Mais je suis « trop vieux »

Toxicomane

Tu te nourris de mon âme

Acharné, tu te délectes de mes flammes

Éteintes, étreintes à l'amour déshydraté

De ton intérieur desséché

Jamais tu ne me regarderas, puisque tu ne te l'accordes même pas à toi-même

Toxicomane

Un jour tu m'as fait tomber dans tes remparts

Sans m'en rendre compte, tu as abaissé ma garde

Pour que plus facilement tu puisses utiliser tes armes

Il s'interroge sur la pertinence de son existence

Se questionne sur l'importance de la vie

Il pense à la quitter

Mais un jour

Il s'y retrouve emprisonné

Ça lui va

Il s'est trouvé une bonne excuse pour rester

En attendant, il va compenser

MARISOL
Alix Maksymjuk

Sculptrice et femme-barracuda torpille

« Je veux toujours être libre dans ma vie et dans mon art. C'est aussi important pour moi que la vérité. »

Scier le cadre en deux pour mieux voir les veinures de vie qui s'y étirent, cernes de vieillesse sépia à modeler, à décaper.

Scier parce que c'est ce qui reste à faire, l'inavouable, jeter le moule ou le masque dans les flammes.
Le reprendre, le peindre,
en faire un hors-d'œuvre pour appâter les agneaux.

Marisol, ta table de monolithes attendra longtemps les déchets nucléaires que tu sers sur un plateau d'argent, *produits frais de la mer.*

Marisol, tu me jettes ton visage à la figure, puisant ta force archaïque dans les lourdes formalités du bois et les plaies aqueuses de ton argile.

Marisol, toi qui sculptes bigoudis, feu, bronze, poupées, vêtements bouffés de chaleur.

Marisol, toi qui as des clous dans la bouche comme les caméras ont des oreilles dans les murs,

tu as scié le cadre, moulu son bois de santal en grotesques mains, jambes. Et elles ont marché, elles ont crié.





BRISE FRAÎCHE
François Labrecque

rosée désinvolte
derrière le vieux chalet
on rentre trempé
jusqu'aux tibias

dans un ciel d'eau
douce
deux nuages enchevêtrés
se tiennent par la main
comme des loutres qui dorment
à la dérive

quelque part entre l'aube et le
déclin du jour
j'effleure la vie
du bout des lèvres

le plus beau
des non-poèmes
s'articule dans l'éclosion
de mes matins d'été

À MA TRÈS CHÈRE CONSCIENCE

Delphine Morency

Toi, qui as toujours été là contre moi, tu me forces à revoir ce souvenir. Tu me montres cette cour d'école bétonnée et barricadée de barbelés. Il y a trois arbres maigrichons qui nous surveillent avec leurs yeux cachés dans les nœuds de leur tronc. On doit rester debout sur les îles d'asphalte. Parfois, on marche sur la mer de sable, de déchets et de feuilles mouillées et on glisse. On se fait réprimander, pas tant pour nos coudes ensanglantés que pour nos pantalons légèrement abimés.

Tu me répétais déjà ce que les autres nous disaient : *Ben oui! Si tu savais te tenir debout, tu serais pas toute sale! Pis, arrête de brailler. Ça fait pas si mal que ça.*

Dans cette cour, bétonnée de bonnes intentions, on n'a pas droit d'exclure ou d'être exclue. On doit jouer avec les autres enfants.

Et, LUI, les autres, IL en faisait partie. À cause de toi, j'ai toujours été seul et fucké et, LUI, ça le faisait chier. J'aimais déjà les belles affaires et IL avait un foulard arc-en-ciel. Je LUI avais pris pour la journée. Je LUI avais pas demandé.

Tu m'avais dit : *C'est pas bien.*

Mais moi, je m'en foutais. Je l'avais dans le cou, avec un manteau pas assez chaud, sous le but de soccer rouillé. Je faisais semblant de pas avoir peur de LUI, mais IL était pas seul. Ses deux amis ont pris l'arc-en-ciel et ont tiré.

Je sentais le vent. Il ventait beaucoup. Je sentais le froid sur mon visage rouge. Je sentais la panique. J'étais plus capable de crier. Le vent me boudait. Il me transperçait, mais il refusait de rentrer dans ma gorge.

Une professeure a fini par arriver. J'étais sauvée. LUI et ses amis se sont enfuis. Le vent a retrouvé le chemin de mon nez.

Mais l'enseignante m'a chicanée. J'avais fait trop de bruit. Je l'avais dérangée. Elle aurait dû les laisser tirer.

Il venait de perdre son père.

Tu dis : *Toi aussi.*

Pourquoi tu me fais revivre ça ? Il n'y a plus de barbelés, de foulard, d'enfants ou de vent depuis longtemps.

Tu me réponds : *On en a trop enterré. Je contrôle plus rien. Ça remonte tout seul.*

Je pense qu'il est temps de le crier, d'en pleurer, d'en parler, de se l'avouer, de se le pardonner, et enfin de changer.

GOURMANDISE

Matthew Vigier

Il fait beau et ensoleillé, journée parfaite pour aller rôtir sur la plage. L'air est chaud, le vent envoûtant contourne les corps humides. Le silence rappelle la tiédeur familière d'un croissant fraîchement sorti du four. Il n'est brisé que par les vagues qui se couchent régulièrement sur le sable chaud. Les visages sont sereins, protégés par des verres fumés et des parasols aux teintes de sucreries multicolores. Leur peau a pris une couleur de caramel encore bouillant.

Puis, un sifflement fend l'air. Pas le roucoulement amical d'un oiseau estival, mais plutôt le cri d'un rapace qui dévore de ses yeux prédateurs une femme deux fois plus jeune que lui, attiré par sa peau onctueuse. La chaleur agréable est vite remplacée par un frissonnement terrifié, dégoûté. La froideur solidifie le cœur de la proie, qui s'échappe du bac à sable sans demander son reste. Sa migration a l'effet d'un cri d'alarme, le confort de l'été s'éparpille en nuées. Alors que le vautour cherche sa prochaine carcasse, les femmes caramélisées se couvrent et se recroquevillent.

Étrange comme seule la race humaine arrive à faire croire à la proie qu'elle a voulu se faire dévorer.



PRINTEMPS

Sarah Thibert

Empalé sur un siège de slush qui disparaîtra d'ici vingt ans
Casse ta gueule pour répondre aux attentes d'une époque
 goudron une époque de progrès
Laisse le faon mordre le sein de celui qui marche au fond du
 marais pour contrer
L'absurdité d'un monde dominé
Souhaite que notre voix inondée de larmes éventrées vienne
 bercer les arbres pas de tête
Pas de temps à perdre pour oublier
Les étiquettes utiles à la perte à l'absence de recherche à
l'idée de penser sans trouver
Tente de décaler le réel suffoque pour trouver derrière
La raison la vie habitée celle souhaitée
C'est danser dans les flammes de l'actualité pour mieux se
 retrouver
C'est la genèse d'un monde avorté de force par l'autre
 facette qui exploite
C'est tenter de se rappeler les étoiles la lune la mer les
 torrents le blizzard l'explosion
Mange l'hiver pour le sauver d'hier
Accepte que le miroir fonde que le reflet soit toujours
 déformé que l'identité refuse d'être fixée

Tente de panser les puits d'aujourd'hui pour mieux boire le
 thé exalté
Descends dans la boue du bout du sang pour faire face aux
 tremblements frénétiques
De nos mains de moments
Nos yeux d'antan se rappellent oui
Que notre visage est celui d'un autre notre voix celle du bois
 notre regard nébuleuse
Notre pensée ramassis d'instant fragiles en équilibre sur un fil
Viens voler sur nos souvenirs déposes-y le souffle et le sable
Qui nous transportent aux bassins
Nos reins glissent sous notre peau ensevelie d'un drap de
 torpeurs
Mal mordues par nos fantômes
La farine de nos hivers se propulse au fond de nos yeux poreux
 qui avalent
Les maux transformés en terreau
Nait une nouvelle réalité moins rapace plus
Liquide mouvante dansante



SECONDE NAISSANCE

Simon Castonguay

Le sentir est notre ancrage corporel sur la Terre, cette arche immuable à partir de laquelle tout mouvement peut avoir lieu. Le sol sur lequel nous marchons et la chair à partir de laquelle nous sentons sont les données originaires faisant en sorte que toute vie peut s'offrir et avoir un sens pour nous. C'est ainsi que la reconnaissance de la dimension absolument première du lieu que nous habitons et des aliments qui nous nourrissent nous ouvre à la considération pour les autres êtres, qu'ils soient humains, animaux, végétaux.

Contrairement à tous les autres événements qui pourront être datés à partir d'elle, ma naissance n'est pas un souvenir. Ma conscience, dont l'activité porte sur ce qui se déroule après ma naissance, rate – comme on rate un départ vers l'espace – le commencement même de ma vie, de sorte qu'un décalage s'instaure perpétuellement entre l'antériorité de mon commencement et la perception de mon vécu. Et c'est dans ce retard toujours réitéré que se noue la liaison ombilicale des vivants, cet entrelacement de vies derrière ma vie, ce lacs de trajectoires muettes empêtrées dans des narrations sans voix, ces êtres que je ne rencontrerai jamais mais qui pourtant résident en moi sans que je ne sache trop pourquoi ni comment.

Je suis par conséquent toujours plus vieux que moi-même, puisque je suis né avant d'avoir pris conscience du fait que je suis né ; mais je suis aussi toujours aussi plus jeune que moi-même, dans la mesure où ma naissance est un horizon qui m'échappe et dont je ne peux m'approprier la signification que si, une fois conscient de ma présence au monde, je consens à naître une seconde fois.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU PRINTEMPS

Justin Bastos



Tout est en place. Cachées sous les bancs de neige, les fées ont bien répété leur chorégraphie millénaire. Elles chuchotent, décomptent et s'y lancent avec l'enthousiasme de la première fois. C'est un miracle qu'elles ont à accomplir.

Parmi les congères, elles dansent avec tout leur cœur sur la musique sacrée des esprits païens. Petites mais ensemble, elles suent, subliment leur prison. Leur odeur émane de la terre, s'offrant à qui prend le temps de l'inspirer. Elle monte jusqu'aux nuages pour liquéfier l'hiver avant qu'il puisse continuer à tomber. C'est la magie qui embrasse l'air.

Délivrées de leur cachette par le déluge équinoxial, elles dansent encore plus fort, enchaînent culbutes et arabesques pour fertiliser le sol de leur transpiration : elles ont des pelouses à verdoyer, des bourgeons à éclore, des bulbes à fleurir. C'est l'espoir du travail bien fait qui leur donne le sourire.

La satisfaction leur vient par après. Le rituel allant bon train, même les humains aveuglés par leur frénésie remarquent les métamorphoses qui les entourent. N'ayant pour s'abreuver que les restes des dernières giboulées, les danseuses assoiffées livrent enfin l'acte le plus spectaculaire de toute leur pièce : le bleu de la jacinthe, l'orange de la tulipe, le rose du cerisier, le violet du lilas, le jaune du pissenlit. Ce feu d'artifice lancé, elles saluent, se laissent tomber les unes sur les autres et savourent les fleurs de leurs efforts en reprenant leur souffle. Tout le vivant sort de sa tanière pour les applaudir. Un projecteur s'extrait des nuages, réchauffant les peaux encore blêmes et la rue enfin sèche; l'odeur de barbecue et d'asphalte encourage la sortie. C'est les vacances.



JÉZU

5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées